

LIEUX ÉPARS

(première partie)

1/ SOL ET AIR
ou La passion des nuages (extraits)
2/ LIEUX ÉPARS



Sol et air, couverture de l'autoédition de jeunesse
© Xavier Hiron, 1985

Lieux épars I

Cette transition entre les poèmes de jeunesse et un recueil thématique d'une plus grande ampleur permet d'aborder la persistance et la transformation progressive des éléments poétiques propres au poète, en relation avec son cheminement personnel. Datant du début des années 1980, pour les premières pièces de SOL ET AIR, cette rédaction se prolonge jusqu'en 1988, et inclut même un ajout tardif de 2005.

SOMMAIRE

LIEUX ÉPARS (première partie)	205
1/ SOL ET AIR ou La passion des nuages (extraits)	205
125- Le mobile (24)	206
127- La distinction (25)	207
2/ LIEUX ÉPARS	208
799- Le roi de l'amitié (15)	208
228- Les montagnes (29)	209
229- Ma sœur, mon âme (28)	210
232- Les offrandes (27)	211
233- La houle (26)	212
234- Ode ancienne (12)	213
235- Automne (16)	213
238- Montagnes d'or (20)	214
239- Lieu marin (18)	216
241- Les écritures (18)	216
242- L'univers (12)	217
245- Les ruines dans la lumière (29)	218
246- Lieux épars (15)	219
948- Di Napoli (53)	221
Fac-simile de Sol et Air (dessins originaux)	221 à 229

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

Lieux épars I

LIEUX ÉPARS (première partie)

1/ SOL ET AIR

ou La passion des nuages (extraits)

I

L'écriture procède
Du même phénomène
Que le tracé des nuages :
Mathématiquement.

Il suffit qu'une épave
Se présente à nos pieds.
Qu'elle crisse sous le talon
Qu'elle se prenne au jeu.

Suffirait que l'on vole
- qu'on survole -
Ces fiancées des eaux.
Suffirait d'un peu plus
Que le désir des rêves :
Amoncellement déchu.

Lorsque étincelle au ventre blanc
L'écroulement sonore de la baleine
Aurait-on piétiné l'eau
Comme se boivent les musiques ?

Effacement de l'être.
Non-dit de la parole.

Lieux épars I

La plane éternité : platitude !
Être indubitablement Jonas...

L'écriture
Est la tangente à l'air.

125- Le mobile (24)

II

Les rêveries complaisantes
N'avaient pas d'amertume.

Elles s'étendaient, sans force ni violence
Sur des limons paisibles. S'arrangeaient sur l'instant
Par les jeux incompréhensibles de la mémoire
En vallées, en saillies ou en courbes
Dans un conglomérat abasourdi de rappels épuisants.

Avec leurs poudres sèches, leurs vents époussetés.
Dans l'éventail en parasol des tissus d'or fanés
- leurs battements chlorophylliens -
Elles submergeaient, Infantes, d'une riche fatigue
Tout ce que l'Éden comportait de connu !

Les planétés se creusaient, se cambraient
Vers des galbes majeurs. Alourdies de ratures
De mains brusques ou rapides...

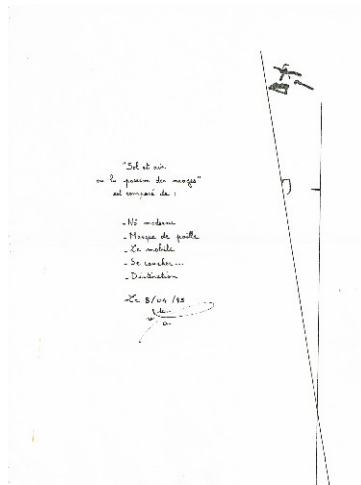
Et sur la marge droite, quelques angles étroits
Qui, en s'ouvrant de douceur
Se parsemaient ainsi de petits points obscurs !

Les rêveries complaisantes
Avec leur poids de crépuscules
Et nos courses qui s'achevaient
N'avaient rien dérangé.

Lieux éparés I

Elles nous apprennent simplement
Avec patience, la distinction subtile
Entre l'espace et l'infini.

127- La distinction (25)



**Sol et air, sommaire de l'autoédition de jeunesse illustrée
© Xavier Hiron, 1985**

(le lecteur trouvera la reproduction du manuscrit intégral en fin de recueil)

Lieux épars I

2/ LIEUX ÉPARS

Le roi de l'amitié
Prince de l'éphémère
Quand nous allions marcher
Aux ombres qui, naguère
Un peu, nous effrayaient...

Le roi de l'amitié
Semblait jeune et prospère.
Et son regard de feu
Souriait du mystère
De ce qui aujourd'hui

À force de rêver
Au jour immense et gai
Nous donne le baiser
Facile, et cette force
Si fière d'avancer !

799- Le roi de l'amitié (15)

Devant, des plaines. Et plus loin, des montagnes
Sombres pour un instant. Puis ocres, quand le soleil
Est entièrement levé. Elles, elles ont posé négligemment
Leurs plis fouillés sur le sable de la côte.
Puis se sont allongées, fatiguées par la chaleur de l'air.
Un souffle léger qui vibre... Une fraîcheur insouciant
Attire l'œil égaré et vide. Mais sous leurs manteaux de fourrure
Sur ces peaux de bêtes brunes, leurs corps sont immobiles.
Elles, elles se reposent un peu, après une nuit de bacchanales.

Lieux épars I

Elles, ce sont des femmes aux cheveux épars
Fatiguées par le temps. Rassemblées près de l'eau
Elles y puisent l'attente et le silence :
Cette sévérité comme un front aux tempêtes
Et aux vents soulevés d'une mer instable !
Par temps clair, leurs couleurs font fête.
Alors, elles mettent des parfums de verdure et
Dans un mouvement lent et plein de grâce
Très ostensiblement, se rehaussent un peu.

Parfois, voilà ce dont je rêve :
Je serais quelque part, devant des paysages
Au seuil de quelque chose.
Peut-être le nommerais-je : « feu » ou « foyer » ?
Je serais parmi des terres foulées aux pieds
Par des gens et des paroles. Accompagné
Du monde frivole et de ces grandes plages blanches
Où je pourrais peindre. Où je pourrais écrire.
Non pas moi, mais les autres. Tous les autres :
Cet extérieur qui me façonne et que je suis !

Mais j'ai entendu dire tant de choses qui m'ont égaré.

228- Les montagnes (29)

Vois-tu venir, mon âme, aux creux des paysages
Un lieu qui te ressemble ? Un lieu qui
En tout point semblable à ce que tu aimais
A fleuri, quelque soir, au versant de ton cœur ?

Sens-tu venir, mon âme, dominant les cieus noirs
Ce petit mont rocheux aux confins d'une plaine ?
Des corbeaux, des corneilles en parcourent la cime.
Et l'air qui tourbillonne porte leurs ailes d'effiloches
Donnant à ces présages l'allure folle et meurtrie
D'aiguilles de métal sous des champs magnétiques.

Lieux épars I

Des ruines de pierres grises, battues de traînées blanches
En couvrent le sommet. Des ruines seulement :
Quelques arêtes conservées, plantées dessus l'abîme !

Des étangs parfumés gisent à leurs pieds sombres
Comme de tout petits débris d'un miroir éclaté.
Et près de ces bords acérés, dans cette frange de terre
Qui chemine sans peine entre le ciel et l'eau, un grand saule
Qui fond avec tant de vigueur qu'en ses larmes échevelées
Il aura pris naissance tout un clos foisonnant de jeunes peupliers !

Enfin, à toute époque et par tout temps
Une multitude de courants aux haleines embaumées
Hante ces paysages. Elles y impriment un doux vertige
Où se grise la terre. Où la nature m'offre
Ce qu'elle sait de mieux de force et d'équilibre...

Lorsque, quittant ces lieux, mon âme
Emplie d'un charme étrange - d'un charme indescriptible -
Ouvrit son crâne dur aux souvenirs venteux
Elle sut retrouver le sens profond et pur d'une puissante énigme.

229- Ma sœur, mon âme (28)

Les étés cachent dans les greniers
Des chrysalides de soie orange.
Des formes franches de diamantaires
Sur vieux suaires, au fond des malles
Bien alignées.

Dans leurs cocons de cuir et de bois vieilli
Ces larves brunes, ces chrysalides
En leurs amas d'habits flétris
Tissent, dans la matrice des ténèbres
Une lumière poussiéreuse, péniblement.

Puis vient un jour telle une fleur.
Les chrysalides dans leurs malles

Lieux épars I

Veulent percer jusqu'au dehors.
Rallier une pluie d'or et de ciel :
Tantôt très doucement
Comme un papillon naît au jour.
Tantôt telle une mouche sale
Sur une vitre opaque
Violemment s'écrase.

Certains des ces insectes, alors
S'endorment sans rien offrir.
Comme un haut livre d'images
Oublierait de faire éclore
Une couleur, un arc-en-ciel
À libérer ! Et ils meurent
Dans leurs petits pièges serrés :
Au fond de malles, dans leurs greniers.

232- Les offrandes (27)

Comment rythmer la houle quand le cœur est malade ?
La battre sur tambour ?
Lui donner la couleur
Des jours qui un à un vont se pendre à ses flots ?

Comment appeler l'eau quand le cœur est à sec ?
Et tordre sa tristesse ?
Et dire le chagrin
Des lourds bateaux pansus qui ruissellent d'automne ?

Et l'océan est là.
Et la fureur est là.
Et nous n'en savons rien.

Comment lancer sa vie qui s'évertue au port
À subsister lascive ?
À subsister passive
Sous l'enivrante froidure des pluies cinglantes ?

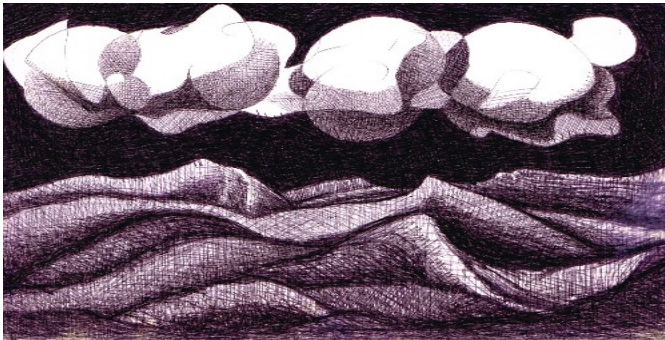
Lieux épars I

Et l'océan est là.
Et la fureur est là.
Et nous n'en savons rien.

Comment happer la vague en nos bras dérisoires
Quand le cœur est si faible ?
Quand le cœur est si lâche
Aux voilures blanchies, comment battre la grêle ?

Comment battre la grêle ? Par quelle force enfin
Tenir une parole ?
Dites, dites comment ?
Comment rythmer la houle quand le cœur est malade ?

233- La houle (26)



Mer et nuages, paysage n° 8, stylobille sur carton couché
© Xavier Hiron, 1992

Mars : le mois des fous, de la désassemblance.
Voilà que je te vois à même
En ton sein de combler mes projets affolés.

Lieux épars I

Avril, de toutes les souffrances :
Expédiant, fatigué, les désirs d'un été
Qu'il mesure dans les cœurs avec un décamètre.

Et mai, le joli mois de mai, où j'aurais voulu naître
Près d'un chat qui jeûnait et les affriolantes.
Il est là et le temps n'attendait que sa joie.

Je n'ai souhaité mourir qu'à l'âge de quinze ans.
Lorsque les années passent, je ne pense qu'à vieillir.
Quand cela sera fait, voudrais-je vivre encore ?

234- Ode ancienne (12)

Automne : voici fini le temps de l'abondance.
Automne : étaleras-tu loin le sang de ta vengeance ?

Car les saisons nous trottent dans la tête.
Et l'automne revient - l'automne toujours revient -
À bride abattue.

L'automne, comme un être perdu...
Un corps avalé par la terre
En sa pleine moisson de pluie et de colère.

Oui, c'est un printemps mort.
La dépouille d'un champ meurtri
Sous son épaisse houppelande
D'ocres mornes et de jaunes.

Et c'est nos vies - nos vies ! -
Qu'émeut la lente préfiguration d'un long fleuve final.
Mais merveilleuse époque où une sève appelle l'ambre...

Automne : étaleras-tu loin le sang de ta vengeance ?

235- Automne (16)

Lieux épars I

Montagnes d'or et d'acier
Que vous auriez appréciées
En d'autres temps, par d'autres lieux
Grâce à un maure merveilleux.

Au lac précieux et dénudé
Aux idées noires éludées
La ville d'anges, teint blafard
Baigne près d'une femme à fards.

La nuit se blesse aux équinoxes
Dardant ces feux de lune frêle
Sur le long manche de la pelle
Et la bassine en vieil inox.

La femme à fards s'en retournait
Dans le brouillard de ses idées.
Moi qui tentais d'accaparer
Autant de fleurs que d'yeux fanés !

Montagnes d'or et d'acier
Que vous auriez appréciées
En d'autres temps, par d'autres lieux
Grâce à un maure émerveillé.

238- Montagnes d'or (20)

Lieux épars I



Découverte de l'Angleterre, encre sur papier (version originale)
© Xavier Hiron, 1984

C'est un rocher épique sur une mer sans brume
Ordonnant des marées autant que nuits et lunes
C'est un rocher épique sur une mer sans brume

Ordonnant des marées autant que nuits et lunes
Caressant une fesse ronde comme un agrume
Ordonnant des marées autant que nuits et lunes

Caressant une fesse ronde comme un agrume
Ô cercle de la terre, polie, sensible et brune
Caressant une fesse ronde comme un agrume

Ô cercle de la terre, polie, sensible et brune
Chants parmi les remous, vagues que ciel allume
Ô cercle de la terre polie, sensible et brune

Chants parmi les remous, vagues que ciel allume
Ornement de superbe de Zeus ou de Neptune
Chants parmi les remous, vagues que ciel allume

Lieux épars I

Ornement de superbe de Zeus ou de Neptune :
C'est un rocher épique sur une mer sans brume
C'est un rocher épique sur une mer sans brume

239- Lieu marin (18)

Qu'il en soit de cet arbre
Ou qu'il en soit d'un autre.
Eux tous, bien sagement ancrés de par les sols
Et par les paysages en lesquels ils résonnent.
Qu'il en soit des parures, de leur intensité
Aux reflets blonds dedans les feuilles.
Ou qu'il en soit des vents
Qui passent à la recherche du jeu d'un foisonnement.
Qu'il en soit des natures ou qu'il en soit de l'homme.

Qu'il en soit de l'amour et de sa trajectoire.
Qu'il en soit du berceau qui porte compagnie
Près de la mort limpide portée en catafalque.
Qu'il en soit d'une nonne aux passions anonymes
Pour l'enfant ou le père que je ne connais pas.
Qu'il en soit même des cathédrales :
De leurs flèches sculptées, leurs voûtes à arcades !

Toute existence est écriture.
Toute écriture est sensuelle.

241- Les écritures (18)

Univers, l'univers est beau comme un sou neuf :
Propre et lisse et superbe, ou triste et sans mystère.
Dans un coup de crayon, tu te fais des peaux neuves
Où tournent l'argent riche et la misère pauvre.

Lieux épars I

Univers, l'univers balance sur la corde
Des pudibonderies, nécropoles féroces
Où pour une prière pas plus forte qu'un songe
Tu enfles, broies ou tues, sans un mot qui s'épanche.

Sans un mot qui dérange, sans connaître la mort.
La mort aux sons étranges, la mort qui décolore.
En toi l'amour est vide et rend son vrai visage.

Univers, l'univers pourrit de l'intérieur.

242- L'univers (12)

I

J'aime les ruines dans la lumière
Douce et calme d'une saison finissante.
Pierres béates et immobiles : illuminées, débiles.
Temples vieux aux œuvres désuètes.
Cénotaphes morbides et triomphants : ces mystères
Où ne rôdent plus guère qu'esprits vacants et mornes
Dans la mémoire évanouie des souvenirs déchus !

Hauts desseins d'argile que dissipe la lumière :
Toute trace effacée de l'homme et de sa destinée.
Toute trace érodée des puissantes passions :
Déchirantes ou mortelles, morfondantes ou cruelles...

Et ne reste plus guère
Dans cette impassibilité de nacre
Qu'un grand plongeon d'argent
Où flotte quelque chose tout à la fois nouvelle
Ancienne et immortelle.
La douceur à chaque pas recommencée
Du choc exacerbé des rayons sur les blocs
À peine ébranlés !

Lieux épars I

Et ces géants tordus
Sans fierté réapprise ni fausse candeur
Ayant perdu leur insolence
Posent des fronts qui se reflètent infiniment
Sous des nuits océanes.

II

Ainsi de toi : portrait taillé au plus haut roc
Dans cet albâtre translucide. Ainsi je t'aime
Dans ta lumière limpide et accablante
Qui ne gâte ni ne vieillit. Ni même n'altère
- oh, en aucune manière ! - ton image troublante.

245- Les ruines dans la lumière (29)

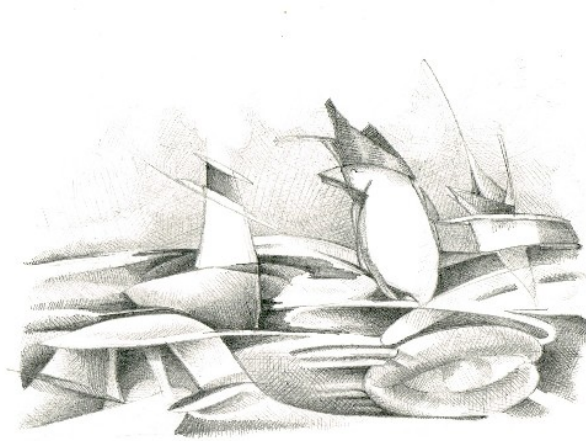
Multitude des lieux, multitude des choses.
Multitudes errantes comme hantent les cieux
Les dieux. Il ne nous sert de rien de connaître le sens
Ou de vous dérober, de percer vos secrets :
Puisqu'il nous plaît de croire qu'existent les secrets !

Multitudes confuses que l'on sait exalter.
Qu'on accuse ou qu'on pare, glorieuses accablées
Des misères profondes. Vous naviguez sans cesse
Entre les eaux du monde. Et le feriez encore
Au matin des soupirs si vous n'étiez que bois
Que métal ou que pierre : tantôt sèches
Tantôt lisses ou rugueuses.

Mais il y a au fond de nous comme une emprise
Si forte, que quelqu'un agîte avec ostentation :
Un terrible encensoir contre l'éternité.

Lieux épars I

246- Lieux épars (15)



La découverte de l'imaginaire, crayon sur papier (original)
© Xavier Hiron, 1991

Baie de Naples. Puis minuit :
Tes matins illuminent
Ta pauvreté voilée.
Tes richesses tranquilles
Tendrement exprimées
Rampent, nonchalamment.
S'insinuent sous tes ventres :
Richesses que tu pares
De ta prétendue infortune !

Or ton opalescence
- ce monstre abandonné -
Glisse dessous la terre.
Et pénètre soudain
Jusque dans tes fenêtres
Où ta mer est calée !

Lieux épars I

Et tes quartiers entiers
Sans arbre ni verdure...
Le sombre de tes rues
Traverse utilement
Le noir de tes années.
Et qui résiste au pur
Voyage franc de tes journées ?
Invisible, toujours
Ton dur soleil te guette.
Et la mer qui te fouette
D'un rire sur tes quais !

Ta brique décrépète :
L'ardillon fatigué du vent...
Et cette chanson haute
De ta parole sur tes places !
Tes édifices énormes
Aux enduits défraîchis
Accrocheront, pourtant
Ta lèpre courtisane.
C'est ta beauté terrible.
C'est ton délabrement
Comme si un volcan
T'avait concrétionnée !

Au mitan des journées
Ton Vésuve, dans tes nuages
Gris noir : ta menace éternelle !
Et plus bas, ton insouciance belle
Et pesante : elle qui grouille, sereine...

Et tout est advenu
À ta mesure et à ta vue.
Pourtant, tu fais partie
De ta puissance d'Italie :
Toi qui es riche de sa lumière !

Au soir, voici venir ta nuit :
Ton sombre illuminé...

Lieux épars I

Car c'est en fin de ta journée
Que sera décidé
Ce qui, d'ici ou de demain
Te sera mérité.

948- Di Napoli (53)

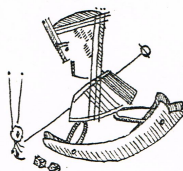
SOL ET AIR *ou* La passion des nuages

(auto-édition de jeunesse, version intégrale*)

(* fac-simile de l'édition manuscrite illustrée, datée du 8 avril 1985 - mais les poèmes, pour la plupart, datent du début des années 1980)

Lieux éparés I

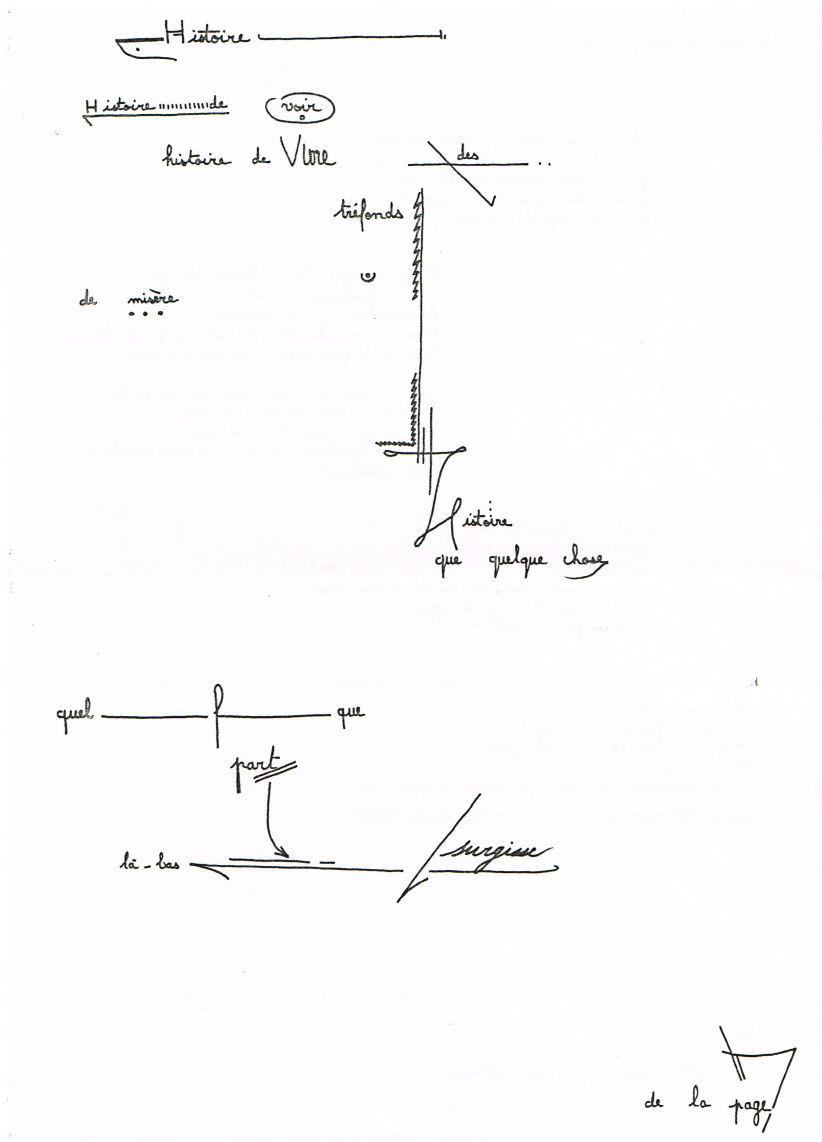
SOL
et
AIR



ou
la passion des nuages

*Sol et air, couverture de l'autoédition de jeunesse
© Xavier Hiron, 1985*

Lieux éparés I



Sol et air, première page intérieure de l'autoédition de jeunesse
© Xavier Hiron, 1985

Lieux éparés I

L'idée de marque fascine

Valse des cœurs, valse des bras
dans la rampeur de nos émois
qui voient surgir des mélodées
quand elles prennent naissance
que nos regards assistent.

Long marque d'eau, formes du feu
brisaire fantasmag, coulée,
tracéusement reculé, roucoulé;
Nous, ces cristallisations de bois, ces formes dormantes,
Nous, à la fois cibles et projectiles ardents.

Nous, déions de bronze, masques des jardins
s'imposent comme pierre et prière
— à en rire sous leurs masques —
comme habit régulier en nos âmes dissolues.
Nous, divinement.

Enfin, terminer nos folies
sans entendre ni silence fétide
ni musique sous nos pas qui nous valsent;
sans compter par des ronds hasardeuses,
dent de regard, bec de cygne,
une coartine adultère.

« Asquamgram
Marqu'à farce ou marqu'ara
Marqu'à nez et masquée fesse
Mic-Mac!
— Ça ne sera pas toi qui seras marque — »

Alors,

cette absence qui nous oppresse.

Sol et air, deuxième page intérieure de l'autoédition de jeunesse
© Xavier Hiron, 1985

Lieux épars I

L'écriture procède du même phénomène
que le tracé des nuages. Mathématiquement.

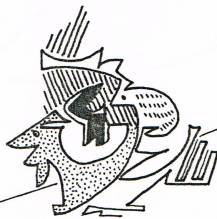
Il suffit qu'une épage se présente à nos pieds,
qu'elle croise sous le talon, qu'elle se prenne au jeu.
Suffirait qu'on vole — qu'on survole — ces fiancés des eaux.
Suffirait d'un peu plus que le désir des rêves.

! Amoncellement déçu.

Lorsqu'éteintelle au ventre blanc

l'écrèquement sonore de la labeine :
aurait-on pîctiné l'eau comme se boivent des musiques?

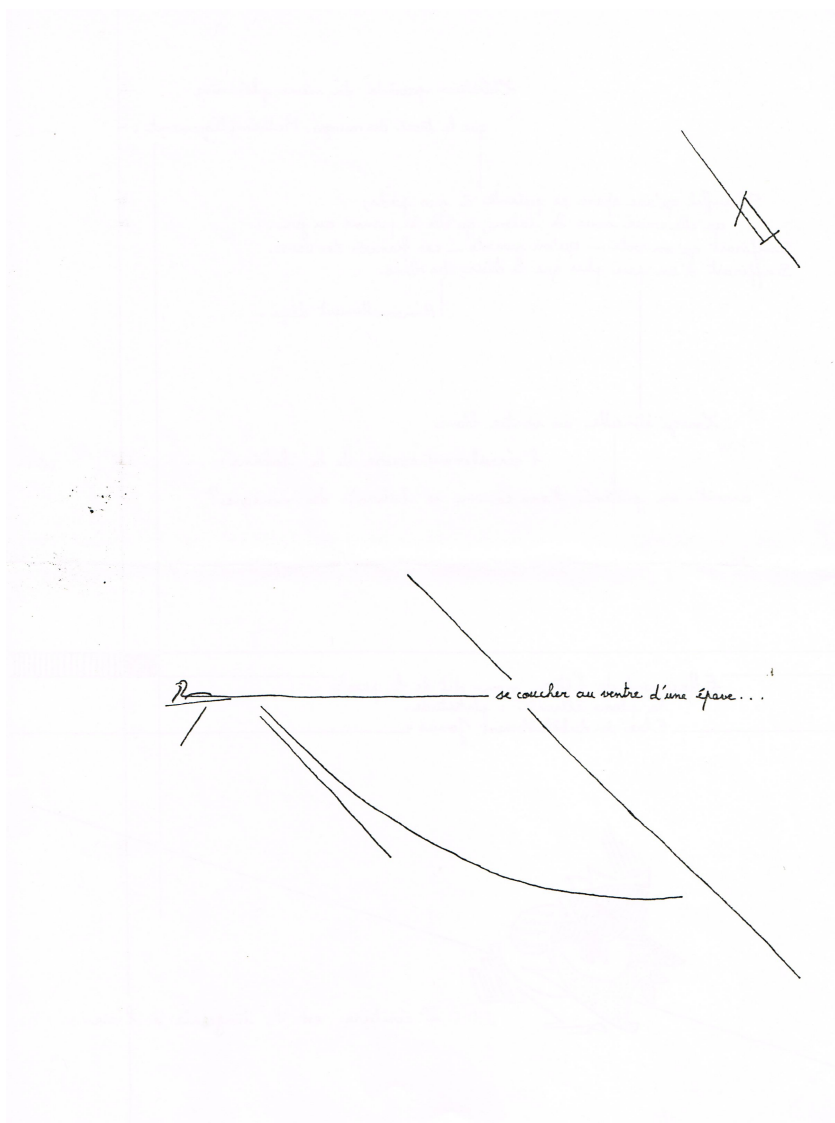
Effacement de l'être, non-dit de la parole,
la plaine éternité : platitude.
Être indubitablement Jonas



L'écriture est la tangente à l'air.

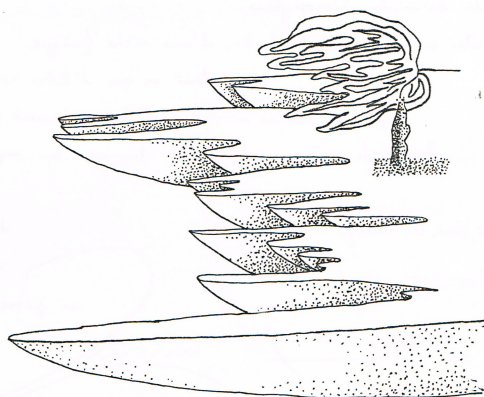
Sol et air, troisième page intérieure de l'autoédition de jeunesse
© Xavier Hiron, 1985

Lieux épars I



Sol et air, quatrième page intérieure de l'autoédition de jeunesse
© Xavier Hiron, 1985

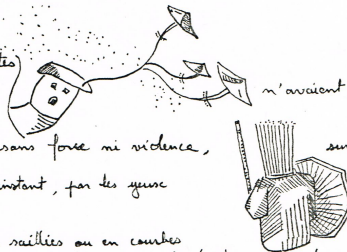
Lieux épars I



Sol et air, cinquième page intérieure de l'autoédition de jeunesse
© Xavier Hiron, 1985

Lieux épars I

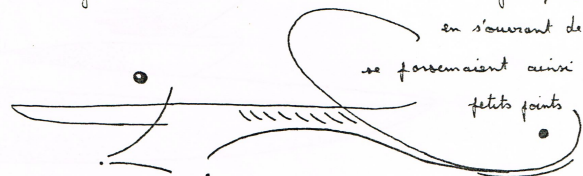
Les rêveries complaisantes
Elles s'étendaient,
sans force ni violence,
s'arrangeaient sur l'instant, par des yeux
en vallées, en saillies ou en courbes
dans un conglomérat



n'avaient pas d'amertume.
sur des linons paisibles,
incompréhensibles
de la mémoire
abandonnés de rappels épuisants.

Avec leurs feuchés rêches, leurs vents éfoussetés,
dans l'éventail en parasol des tissus d'or fané,
les battements chlorophylliens,
elles submergeaient, Infantes, d'une niche fatiguée
tout ce que l'Eden confortait de comme.
Leurs plantules se croisaient, se cambraient vers un galbe majeur,
alourdi de natures, de mains brèques ou rapides.

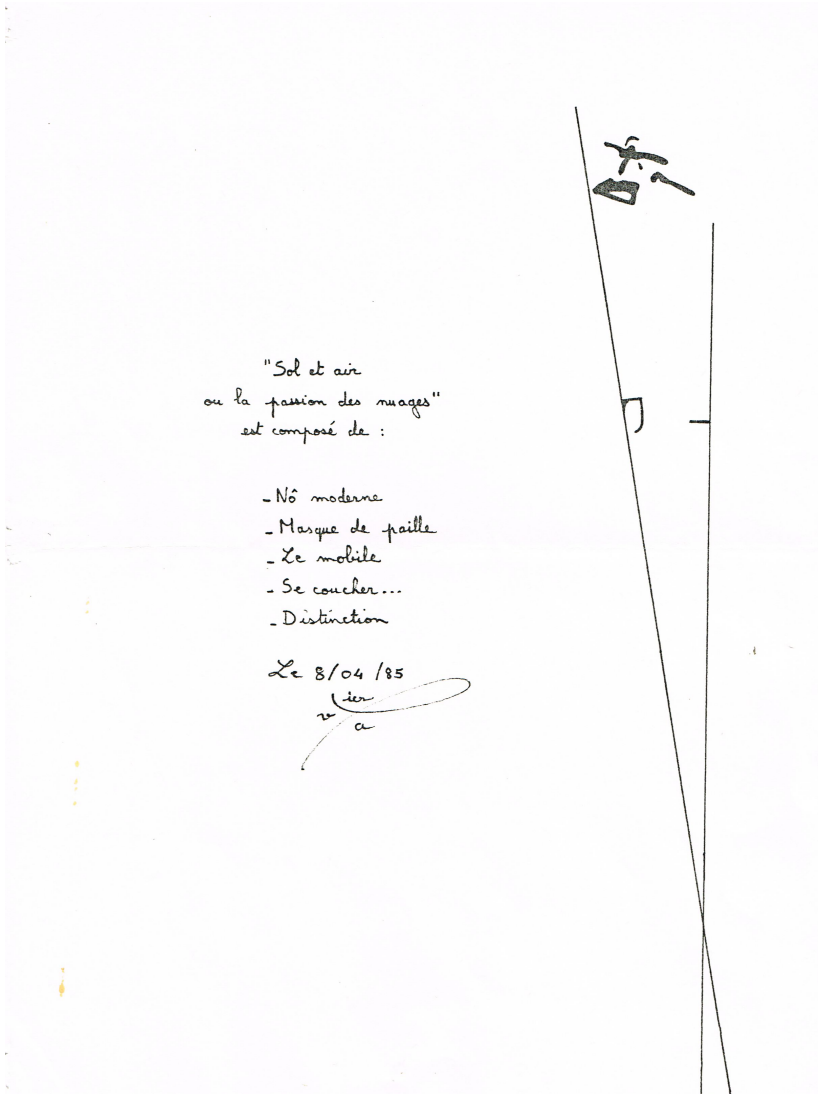
Et sur la marge droite
des angles qui,
en s'ouvrant de douceur,
se forment ainsi de
petits points obscurs.



Les rêveries, avec le poids des crépuscules
avec nos courses qui s'achevaient, n'avaient rien dérangé.
Elles lui apportaient simplement, avec patience
la distinction subtile entre l'espace et l'impéri.

Sol et air, sixième page intérieure de l'autoédition de jeunesse
© Xavier Hiron, 1985

Lieux épars I



Sol et air, sommaire de l'autoédition de jeunesse
© Xavier Hiron, 1985